

Christophe Gattineau

Préface de Xavier Mathias

Buttes de culture, buttes de permaculture, sont-elles une alternative à la crise agricole ?

Ce qui importe,
ce n'est pas la taille de la butte,
mais la magie qui l'habite.



Écrit en pleine tourmente planétaire, ce petit livre vous est offert. Une manière pour nous de faire « notre part ». Merci à tous les confinés qui se sont généreusement mobilisés pour le faire exister ; merci à « l'homme qui murmure à l'oreille des légumes » d'avoir réagi au pied levé pour en écrire la préface, merci Xavier.

Contexte

Figure de proue de cette agriculture propulsée aujourd'hui par certains comme un remède à la crise agricole, la butte de culture, dite butte de permaculture, est soi-disant porteuse d'un autre paradigme. Mais qu'en est-il réellement ? Notre futur dépend-il de son avenir agricole ?

On cultive la terre comme on se cultive pour rendre fertile sa vie. Soit, je l'ai toujours pensé, argué, mais quand la présentatrice du journal de 20h sur France 2 lance un reportage de la rédaction en disant : « L'agriculture a du souci à se faire, à l'époque du réchauffement climatique et de la disparition des espèces, place à la permaculture ! », que dit-elle ?

Que la permaculture pourrait détrôner l'agriculture ! Et ce 2 octobre 2017, des millions de cerveaux ont enregistré comme une information fiable, le message suivant : « L'agriculture est malsaine et la permaculture saine ». Malsaine puisque le réchauffement climatique et la disparition des espèces lui sont insidieusement imputés.

Cette posture idéologique ne rend service ni à l'agriculture ni à la permaculture, car elle ne cultive que les apparences ; qu'apparemment il y aurait, d'un côté, le bien et le bienveillant, et de l'autre, le mal et le malveillant. Rien de tel pour finir d'embrouiller une opinion publique qui a déjà du mal à y voir clair !

En 2014, j'ai publié sur l'illusion et la réalité de la permaculture : « La permaculture et l'agroécologie, deux synonymes du mot agriculture usés aujourd'hui à d'autres fins. Des mots pour se distinguer du lot, qu'importe les mots, il y a d'un côté ceux qui aiment la terre et la cultivent comme des artistes, et de l'autre, il y a les autres. Et comme dans le monde de l'art, il y a beaucoup de prétendus artistes qui, sous le masque de la permaculture, s'appuient sur le modèle agricole dominant pour prendre de la force... »

Bienvenue dans l'univers des buttes, l'une des plus audacieuses création agricole.

Direction : Sylvie Corré

Dessin : [Norb](#)

Co-graphiste : [Guillain Le Vilain](#)

Corrections et relectures : Solange Bidault et Sylvana Di Murro

Copyright Christophe Gatineau, 19 avril 2020. Droits d'auteur réservés.

Ce livre numérique est distribué à titre exclusif par la plateforme du [Jardin-vivant](#).

Sommaire

•	Préface de Xavier Mathias	4
•	Avant-propos	6
•	Un écosystème intestinal	7
•	Remontons la roue du temps	8
•	Qu’importe !	10
•	C’est en forgeant qu’on devient forgeron	10
•	Créer une butte de culture traditionnelle	11
	• La butte, objet de tous les fantasmes	
	• Une butte n'est pas un logement social	
	• Elles dialoguent, séduisent, pensent...	
	• Comment les anciens créaient-ils des buttes ?	
•	L'arbre qui cache la forêt !	14
	• Butte ou planche de culture ?	
	• Déshydratation des buttes	
	• Buttes et jardins-forêt	
	• Que faire avant d’en faire une ?	
	• La racine, un intestin inversé	
•	Interview de Claude Bourguignon	17
•	Observons le fonctionnement d'une forêt	18
•	Conclusion	18
•	Épilogue	19
	• Cher sein nourricier	
•	Annexe	20

Préface

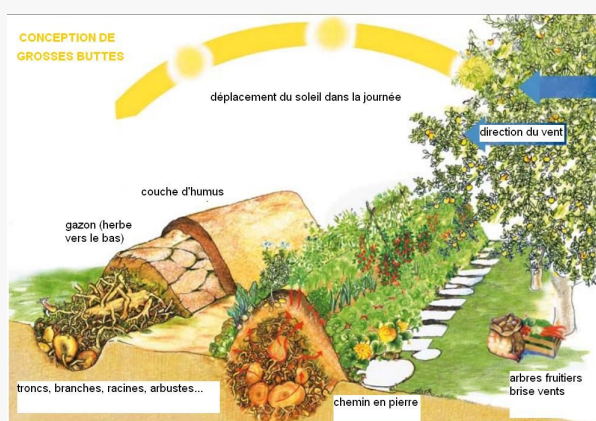
Auteur, formateur, chroniqueur, conteur et maraîcher bio, [Xavier](#) est celui qui nous met l'eau à la bouche le dimanche matin dans [On va déguster](#), l'émission de François-Régis Gaudry sur France Inter.

« *Observer et interagir* » ou « *Copier/coller* » ? Comment l'un des tout premiers des douze grands principes de la permaculture¹ a-t-il pu à ce point glisser ? Comment d'*Observer et interagir* sommes-nous passés à *Copier/coller* ? Mystère.

En attendant, que nous soyons dans le nord ou le sud de la France, en montagne ou en plaine, sur des terres sableuses ou argileuses, si nous voulons « faire » de la permaculture, faisons des buttes. Mais attention, pas n'importe quelles buttes, celles avec des rondins et tout et tout. Des constructions avec une notice de montage et un mode d'emploi pour les saisons à venir ainsi qu'il en fleurit sur Internet. Un peu comme pour les objets vendus dans ces odieux magasins suédois où des flèches peintes sur le sol vous indiquent la marche à suivre.

On ne peut pourtant pas accuser les fondateurs de la permaculture de s'être montrés directifs ou péremptoirs sur cette question des buttes et la manière de les monter quand elles sont – plutôt rarement en fait – nécessaires. L'Autrichien Sepp Holzer, agriculteur dans les Alpes Autrichiennes est la première victime de cet engouement. Lui qui n'a à sa disposition que des sols extrêmement superficiels, qui plus est dans des conditions climatiques complexes, il observe et interagit : cet agriculteur a des vaches et des cochons, donc du fumier, de la paille, du foin, des résidus de culture, des arbres morts sur ses terres, et une mini-pelle qu'il affectionne particulièrement. « Hardi petit ! se dit-il un beau jour, puisque je n'ai pas d'épaisseur de sol, je vais essayer avec ce que j'ai sous la main, de me faire quelque chose d'approchant. »

Il le fait et ça fonctionne plutôt bien. Dans un ouvrage passionnant, il nous livre sa méthode, il y a même un petit schéma. C'est ce dessin qu'on retrouve partout sur les sites Internet.



On peut déplorer qu'il ne soit pas accompagné de sa légende, elle est passionnante, jugez plutôt ce qu'on peut lire, page 49, § 2, dans *La Permaculture de Sepp Holzer* (éditions Imagine un colibri, mars 2011, trad. Patricia Bourguignon) : « La structure intérieure de mes plates-bandes n'est pas fixée non plus. Je ne suis pas favorable aux spécifications sur la stratification exacte et le choix de la matière pour la structure intérieure. La manière la plus judicieuse et la plus éco-

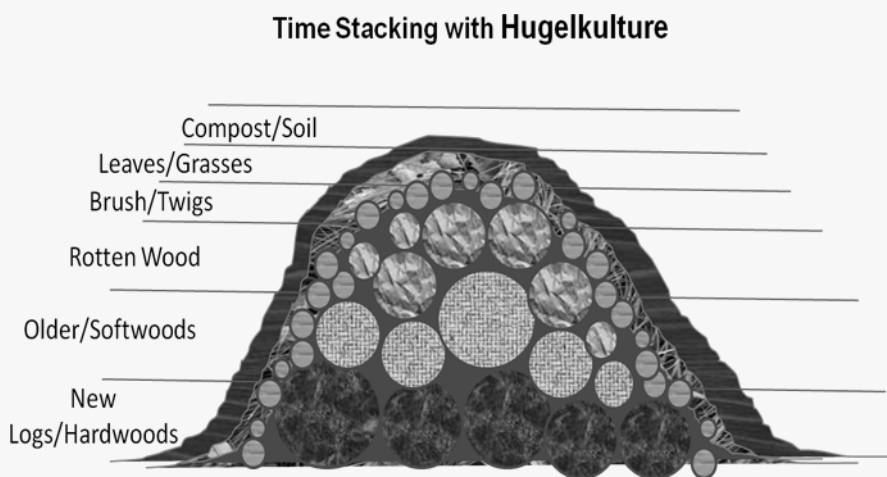
nomique est de travailler simplement avec la matière qui est disponible sur place. » Bref, si « vous voulez faire des buttes à tout prix, débrouillez-vous avec ce que vous avez, moi je fais plutôt comme ça. » Voilà ce qu'il nous dit.

¹ cf. dernière page

Personnellement, je ne fais pas du tout de buttes ainsi, mon jardin est en plaine sur des sols hydromorphes très particuliers et assez compliqués certes, mais bien présents, semblant me rappeler que la première responsabilité de l'agriculteur, celui qui cultive le champ, est de contribuer à maintenir voire, améliorer la vie de son sol, certainement pas de l'artificialiser, même avec des matériaux naturels.

En attendant, je vous laisse en compagnie de la pensée passionnante de Christophe, et vous souhaite de vous régaler vous aussi à la lecture de ces lignes. Quant à toi, Christophe, j'aurais une petite requête : pourrais-tu s'il te plaît nous parler de la forêt nourricière – comme si toutes les forêts ne l'étaient pas pour peu qu'on apprenne à s'en nourrir –, tu sais ces petits boqueteaux d'à peine quelques arpents en général que certains n'hésitent pas à surnommer ainsi ? D'autres, et sans rire je te le promets, jamais avarés d'un oxymore, parlent même de mini-forêt comestible. Tu voudras bien nous en dire deux mots ? J'ai hâte d'avoir ta vision.

En attendant, c'est le printemps, les hirondelles sont revenues, permaculteurs ou jardiniers - qu'importe après tout comment on se perçoit ou s'autoproclame - ont des démangeaisons au bout des doigts. Tiens ! Voilà une raison supplémentaire de la remercier cette formidable approche de notre pratique qu'est la permaculture : elle est une magnifique ambassadrice pour que quelques coins de pelouse soient petit à petit transformés en jardin potager, pour que nous, qui ne faisons que couper l'herbe, découvriions la magie d'y cultiver quelle que soit la méthode retenue quand elle ne fait pas appel à la magie noire de la chimie de synthèse. Alors, un grand merci à Bill Mollison, Dave Holmgreen, Sepp Holzer, Patrick Whitefield et tant d'autres, avec au passage une petite pensée particulière pour Masanobu Fukuoka.



Butte moderne, dite autofertile ou de permaculture, elle est constituée d'un empilage de rondins, bûches ou troncs d'arbres enterrés, recouvert de branchages, de brindilles, de bois broyé, d'herbe fraîche, de compost, de terre, et d'un paillage en guise de manteau. Nommé hugelkultur, ce modèle peut mesurer de quelques mètres à plusieurs centaines, et il est directement inspiré des écrits de Sepp Holzer.

Avant-propos

En dehors de la domestication des plantes sauvages et de l'araire, la butte de culture reste la plus ancienne technique agricole, aussi géniale qu'astucieuse pour rendre cultivable un milieu inculte. Comme pour la culture en terrasses, c'est une réponse aux conditions environnementales.

Mais voilà, la butte est aujourd'hui victime de la pensée magique, celle qui considère qu'au-delà du monde ordinaire, il y a quelque chose de plus grand, de plus vaste, de plus élevé. Qu'au-delà de l'ordinaire règne l'extra-ordinaire.

Chacun désignera cet extra en fonction de ce qu'il croit. Beaucoup croient en une puissance divine, d'autres au pouvoir du cosmos, d'autres pas. L'inconnu est au connu ce que nous ne connaissons jamais : l'inconnaissable, l'inaccessible, le mystère. Cessons-nous d'exister avec la mort ? Mystère, puisque personne n'est jamais revenu de la mort pour témoigner de son existence. En revanche, pour l'être spirituel, il est l'antre de tous les possibles, là où s'opère la magie.

Le chapeau de l'article de Mélody Mourey, publié en 2018 dans la revue [L'Éléphant](#), illustre à merveille notre rapport au mystère : « On raconte qu'un jour un visiteur de passage chez le physicien Niels Bohr aurait fait part à son hôte de son étonnement à la vue d'un fer à cheval cloué à la porte. Le pionnier de la mécanique quantique lui aurait alors répondu : Je n'y crois pas. Mais il paraît que le fer à cheval porte bonheur, que l'on y croie ou que l'on n'y croie pas ! Cette anecdote traduit parfaitement le rapport de chacun à la superstition et plus largement à ce qu'on appelle la pensée magique : on peut rationnellement ne pas y adhérer, mais, pour autant, notre fonctionnement mental semble conçu pour se rattacher instinctivement à ces croyances. »

Et effectivement, les croyances et les idées reçues sont d'excellents anxiolytiques naturels pour soigner notre peur de l'inconnaissable. Qui suis-je, d'où viens-je, ou vais-je ? Nous en sommes, mais qui sommes-nous, vous, moi, le chien, le ver de terre ou l'abeille, nous qui abritons des colonies très diversifiées de microbes qui nous étaient inconnues il y a encore peu. Des colonies qui font partie intégrante de notre être et qui participent à notre personnalité !

Pour le sol, même punition ! Nous le savons depuis peu, mais il fonctionne pareil, comme un écosystème intestinal inversé. Inversé, parce que les plantes plongent leurs tentacules (racines) dans cet intestin qui les relie toutes pour y aspirer leurs nutriments.

Donc, avant de tourner la clé de contact de votre pelleuse, vous devez savoir que chaque coup de pelle détruira probablement un système qui fonctionnait très bien jusque-là, mais qui avait faim ! Alors, commencez déjà par vérifier le niveau du carburant, car dans un sol, son gasoil est la nourriture disponible pour nourrir les animaux qui fabriquent celle pour nourrir les plantes qui nous nourrissent. Et rares sont les êtres vivants qui aiment se délecter de bois, et encore moins de bois enterré. Même les premiers fabricants de nourriture pour plantes, les lombrics terrestres, savent ça ; savent qu'enterrer du bois ne vaut pas un clou.

En effet, prévoyante – désolé de mettre en avant cette qualité qui nous fait gravement défaut en ce moment –, cette espèce de ver de terre récolte le bois qui jonche près de l'entrée de son terrier pour le mettre à composter dans les premiers centimètres du sol. Elle anticipe en faisant des provisions à la manière de la fourmi ou de l'écureuil, alors qu'elle a les capacités physiques de le descendre plus profondément. Voir [vidéo](#).

Un écosystème intestinal

Éloge du ver de terre : « Dans cet écosystème intestinal – parce qu’il est fondamental de considérer qu’un sol vivant fonctionne comme un intestin inversé, un gigantesque digesteur où les racines des plantes puisent, tirent ou aspirent leur nourriture à l’image de notre paroi intestinale –, le ver de terre est la colonne vertébrale, le poumon, la tête pensante et le cœur du système. » Finalement, c’est le moyeu de la grande roue de la fertilité, à l’instar des 20 000 espèces d’abeilles de la planète qui forment celui de la pollinisation ; des espèces au cœur de la reproduction de plus de 350 000 espèces de plantes et d’arbres à fleurs sur la planète.

Bref, pour voir correctement votre sol, il faut le regarder comme un réservoir, une réserve de nourriture, un océan, car tous les sols ne se valent pas. Tous n’ont pas le même intestin et cette même capacité à digérer, comme toutes les eaux ne sont pas poissonneuses. D’autant qu’un sol est à l’image de sa mère, la roche-mère, et des conditions imposées par son milieu. Dit autrement, plus des eaux sont poissonneuses, plus la nourriture pour les poissons y est abondante. Pas de magie, ni de magique, la reproduction cellulaire se nourrit de cellules fraîches ou décomposées. Comme dans un sol, il y a une relation franche et directe entre la quantité de nutriments disponibles et la quantité de vies produites.

Mais le jardinage de loisir est encore durement touché par le spontané, l’idée qu’un peu d’eau, beaucoup d’amour et le Génie du sol suffirait à faire pousser. Sans oublier la bienveillance de la nature indemne telle qu’elle a été créée par qui vous savez... Voilà le mode d’emploi qui accompagne très souvent les buttes de permaculture. Un environnement intellectuel qui ne touche pas seulement les buttes, la phyto-stimulation et la bio-dynamisation découlant également du même principe, d’une idée née probablement il y a 2000 ans à l’occasion de la multiplication spontanée des pains. Je force un peu le trait pour dire qu’il n’y a pas de miracle.

Bref, qu’est-ce que le vivant, sachant que je vois ce que je sais, « je crois ce que je vois, je vois ce que je crois, je sais ce que je crois, et que le croire est la croix de la connaissance ? Comment sortir de ce labyrinthe qui encapsule toujours les savoirs dans des mythes ? Comment s’en évader sans retomber dans les mailles d’un autre filet, d’une autre doctrine ? »

Et finissons-en avec nos boyaux, nous qui avons « choisi » de les embarquer à bord pour faciliter nos déplacements ☺ Et osons dire que l’épiderme terrestre est **l’intestin-mère**, la mère de tous les intestins, la réserve nutritive partagée par l’ensemble des êtres mono et pluricellulaires. Sauf les poissons de mer ! Sauf les virus... Nous nageons en plein mystère, quasi en état d’invalidité vu la « maigreté » de notre équipement sensoriel. Je m’explique.

Éloge du ver de terre : « Nos corps sont équipés d’organes sensoriels qui envoient en permanence des informations au cerveau qui les analyse. Mais ces informations ne concernent que notre environnement immédiat. Au-delà de notre champ visuel, olfactif et auditif, c’est le trou noir.

Et pourtant, nous avons un système sensoriel interne d'avant-garde avec une peau truffée de capteurs, des capteurs qui détectent toutes les intrusions et jaugent en permanence le climat extérieur. Et pour maintenir son 37 °C, notre corps ajuste sans cesse en bon père de famille notre consommation d'énergie. Une véritable usine à gaz. Mais en dehors des yeux, des oreilles, du nez et de la peau, c'est le vide sidéral. Aucun organe ne nous transmet d'informations sur l'état de santé de notre planète, de notre pays ou de notre territoire. Aucune alarme, rien, nos sens ne nous disent rien. » Alors, le cerveau invente, construit, imagine, il construit un imaginaire à laquelle la butte n'a pas échappé avec l'auto-fertilité, l'idée qu'elle serait autonome ou autarcique en nourriture. Nous y reviendrons.

Mais notre cerveau réduit également l'information en mettant l'araire dans le même panier que la charrue moderne, alors qu'elle ne fouillait le sol pas plus profondément que le groin d'un sanglier. Parce que contrairement à sa « grande sœur », elle n'avait pas de soc, donc ne le retournait pas. Problème, elle véhicule aujourd'hui l'image d'une agriculture archaïque.

Remontons la roue du temps

Avant l'avènement des herbicides, et des énergies fossiles et électriques, du temps où les chevaux n'étaient pas à vapeur, mais à quatre pattes, plus souvent à cornes ou à grandes oreilles, car plus sobres, l'araire a été pendant plusieurs milliers d'années le seul outil agricole permettant de cultiver des parcelles de la nature sauvage tout en maintenant globalement la fertilité.

Et pour domestiquer ces milieux, comme on débouffe un cheval sauvage pour le rendre servile, le seul moyen connu est de les réduire à néant. On défriche, puisque nous considérons la nature non assouvie comme une friche, un chaos à l'image du chaos de la matière, le magma terrestre, notre soleil intérieur, celui qui réchauffe les pieds de nos plantes. Autrefois, on défrichait par le feu, en brûlant tout le couvert végétal et la biodiversité animale, des brûlis cultivés ensuite pendant une douzaine d'années avant d'être redonnés à la nature sauvage pour qu'elle reconstitue la fertilité consommée. L'autre solution, moins radicale, consistait à abattre les plus gros arbres avant d'y parquer chèvres, moutons et porcs pour finir de nettoyer le couvert végétal et y passer l'araire. Aujourd'hui, les bulldozers et les pesticides font le travail à merveille.

Quant aux buttes de permaculture contemporaine, pas de pesticides, c'est bio, l'écosystème intestinal des plantes est détruit avant d'être « reconstruit » à l'image de son créateur. Ensuite, la magie de l'imaginaire fait son œuvre, la butte étant censée s'émanciper du fonctionnement naturel des écosystèmes en s'auto-nourrissant. Un micro jardin d'Éden résultant de l'intelligence humaine ! Franchement, même si on n'y croît pas, comme pour le fer à cheval, on a sacrément envie d'y succomber, car on ne sait jamais !

Le trait commun à tous ces nouveaux jardiniers en quête d'alternatives dites innovantes, pour récolter beaucoup avec un minimum d'efforts, c'est de vouloir apprendre des techniques comme on apprend une table de multiplication ou une recette de cuisine. Ou la peinture à un peintre en bâtiment. Cet apprentissage a fait leur succès, Internet et les réseaux sociaux véhiculant de nombreux plans divers et variés.

Et les auteurs ne tarissent jamais d'éloges sur l'abondance engendrée par leur création. Or, **on n'implante pas une butte de culture comme un abri de jardin**. Et à l'image de l'agri-culture, la perma-culture réclame de la culture, car c'est un art qui pose des actes créatifs en partenariat avec la Nature. Fait-on acte d'initiative et de création en remplissant de couleurs les contours d'un dessin préimprimé ? Non, raison pour laquelle j'introduisais mon livre sur les sources de l'agriculture en 2014 :

« 1694, dictionnaire de l'Académie française, première édition. AGRICULTURE. s. f. L'Art de cultiver la terre, & de la rendre fertile. Le premier de tous les Arts, c'est l'agriculture². » Un ART. Et [le suivant](#) : « La culture est logée à la même enseigne que la musique, et il ne suffit pas de la connaître pour savoir en jouer ! »

Dans le dernier, [l'Éloge de l'abeille-s](#) : « C'est le parasite qui fait vivre son prédateur. Et l'autorégulation, à l'image d'une gouvernance du milieu, est ce subtil équilibre où les parasites ne mettent pas en danger les récoltes, car ils offrent leur beefsteak à leurs collègues carnivores. C'est le summum de l'art agricole, car l'agriculture est un art à part entière, reconnu comme tel jusqu'au 19e siècle, comme un art premier, le premier des arts avant la peinture.»

Et enfin, le pitch de mon [blog](#) : « La perma-culture est la culture des cycles, des mouvements et du changement, la base pour coopérer avec la diversité biologique. Parce que la permanence d'un système cultivé ne repose pas sur sa stabilité, mais son contraire, le mouvement ! »

Il va de soi qu'on n'offre pas le même gîte et couvert à une vache, un tigre, une mésange ou une abeille mellifère. Comme à un mammifère marin, un poisson d'eau de mer ou d'eau douce. Quant aux [970 espèces d'abeilles](#) qui vivent en France, si peu savent qu'elles ont besoin de gîtes différents, et que les hôtels à insectes ne sont qu'une réponse à quelques espèces sur la quarantaine de mille ? Moins un être vivant nous ressemble, plus on finit par penser qu'ils se ressemblent tous. Nous voyons ainsi le monde végétal, et à ce titre, toutes les plantes devraient se satisfaire de ce que nous leur « offrons », sans prendre en compte que chaque espèce a aussi ses exigences propres.

Comme pour les « hôtels », la butte ne peut être réponse universelle aux besoins de toutes les plantes, seulement une réponse au milieu quand il est très humide ou inondable, trop sec et sableux, ou lorsque l'épaisseur de sol nourricier est mince. Dans la plupart des cas, sous nos latitudes, l'édification d'une butte de culture est un acte de colonisation radicale, révélateur d'un instinct de domination sur la nature.

2 Je considère l'agronomie, certes, comme une science dédiée à la production agricole, mais avant tout comme un art dans la grande tradition des anciens agronomes, l'art de cultiver la terre pour la rendre fertile, et non de l'exploiter pour en tirer parti à son unique profit, l'art de créer des milieux durablement abondants en nourriture.

Qu'importe !

Extrait d'une publication du 4 mai 19. Sur une légère pente pour être bien visible de la route et du promeneur, comme pour dire, j'en suis ou je fais partie du club des initiés, non loin de chez moi, je découvrais il y a quelques jours deux belles buttes sorties fraîchement de terre. Et, oh chance, son créateur posait encore à leurs côtés.

Fier de son œuvre, un magnifique tractopelle jaune rutilant et aux dents d'acier trônait ; le pire ennemi du ver de terre et de toute cette faune qui fabriquent l'humus à la surface des sols. Est-ce cela la permaculture, détruire le milieu pour le façonner à son image ?

Le milieu, le centre, doit-il être son nombril ou celui des plantes qui vont y être importées, car elles n'y poussent pas spontanément ? Prenons l'exemple de la couverture permanente jaune paille qui enveloppe très souvent les buttes et les jardins en « permaculture ». Une technique très facile à mettre en œuvre, puisqu'il suffit d'avoir une belle botte ronde sous la main pour la dérouler à la demande. Qu'importe qu'elle soit le plus souvent gorgée de pesticides et d'hormones de croissance. Qu'importe, c'est l'intention qui compte. Qu'importe qu'elle ait nécessité en amont beaucoup d'énergie fossile pour la couper, l'enrouler, la transporter. **Qu'importe !**

Mais cette couverture permanente favorise aussi les limaces et les campagnols. Qu'importe, puisque grâce aux réseaux sociaux, ils sont devenus de merveilleux auxiliaires, certains n'hésitant pas à leur sacrifier une partie de leurs récoltes, quand ils ne leur cultivent pas des mets succulents afin qu'ils se reproduisent encore plus ! Qu'importe pour ces jardiniers, puisque le jardin est un espace de loisir et de bien-être, un miroir de l'image qu'ils veulent refléter. Leur alimentation, ils l'achètent. Et quand ils achètent une salade bio dans un magasin, qu'importe qu'elle ait nécessité 5 fois plus d'eau pour être débarrassée de ses pucerons et autres limaçons rescapés du Feramol.

C'est en forgeant qu'on devient forgeron

1^{er} avril 19. Et c'est en cultivant sa nourriture qu'on découvre l'extraordinaire complexité d'un écosystème cultivé ; qu'on découvre que les sols nourriciers sont le produit d'une digestion ; que la vie fabrique son propre humus pour se développer et se survivre à partir de ses déjections corporelles ou ses corps morts. Ce n'est pas très glamour, mais c'est ainsi que vit la vie, par « canibalisation ».

Alors, oui, la perma-culture ne s'apprend pas, c'est une sensibilité que l'on développe au fil du temps, mais ça reste avant tout un métier avec ses savoir-faire et sa manière de poser son regard sur le monde qui nous entoure. Et pour celui qui vit au contact de la nature, la formation est donc permanente ; et le quotidien de fabuleuses opportunités pour aiguïser son regard. Mais on ne l'aiguise pas en la regardant comme on regarde une vidéo sur YouTube, il faut être dans l'action, être l'acteur et l'auteur de son propre film.

Nous avons vu qu'il faut offrir le gîte et le couvert à la biodiversité pour qu'elle s'invite chez nous, parce que sans logement ni nourriture, pourquoi quelques-unes des 10 000 espèces de pollinisateurs viendraient féconder à leur insu nos plantes ? Ah, parce que c'est la nature... et qu'elle nous rend gratuitement des services. Foutaise. Le travail de l'agriculteur.e, du cultivateur.e, jardinier ou maraîcher, est de trouver ce juste compromis entre production et nature, ce juste équilibre où la finalité reste tout de même de produire des aliments. Et ce point d'équilibre est difficile à trouver, car il demande sans cesse à être réajusté en fonction du climat.

Créer une butte de culture traditionnelle

Art. publié le 14 avril 17 et mis à jour. Comme un retour aux sources, il est parfois nécessaire de remonter aux origines. En l'espèce, revenir sur les pas de cette technique ancestrale créée il y a quelques milliers d'années par ces grands peuples de cultivateurs amérindiens et chinois. Et leur connaissance du vivant et des plantes n'avait d'égal que notre méconnaissance en la matière !

En effet, ne perdons jamais de vue que 95 % des légumes présents aujourd'hui dans nos assiettes ont été domestiqués par ces gens-là ; d'illustres illettrés qui avaient une connaissance du vivant qui s'est perdue au fil du temps.

C'est le mail ci-après qui m'a décidé à écrire cet article. Parce qu'il est symptomatique de beaucoup de demandes que je reçois et de la vaste confusion orchestrée sur Internet. Une confusion savamment cultivée par une kyrielle de personnes qui ont tout intérêt à priver le plus grand nombre des bonnes informations pour faire fructifier leurs affaires ; la rétention des savoirs étant un puissant moyen pour prendre l'ascendant sur les autres. D'ailleurs, c'est une des raisons d'être du blog du Jardin-vivant que de lutter contre ces faiseurs d'illusions et autres vendeurs de rêves.

À ce sujet, mon grand-père disait que la culture de l'illusion et du rêve n'était qu'une manière comme une autre d'échapper à la réalité en la fantasmant. D'accord, mon grand-père était un paysan pauvre qui savait à peine lire et écrire, n'empêche qu'il poussait au maximum le potentiel des quelques neurones qu'il était « censé » posséder ! Par ailleurs, la réussite lui passant par-dessus la tête, il m'a consacré beaucoup de son temps à me raconter de belles histoires pour éveiller ma curiosité. Et comme on n'apprend que de ses erreurs, je n'ai jamais cessé d'apprendre pour améliorer mes techniques de culture jusqu'à comprendre que je devais nourrir, comme un éleveur de bétail, les animaux qui fabriquaient la nourriture pour mes plantes, dont mes chers vers de terre et mes communautés bactériennes, mycologiques...

La butte, objet de tous les fantasmes.

En 2015, l'article que j'ai publié sur le mythe de la butte de permaculture avait été consulté plus de 120 000 fois deux ans après ! C'est affolant de les voir comme une pilule miracle. D'un autre côté, il a aussi fait son petit effet, puisque certains ont pris du recul : « Nous allons mettre en œuvre un grand bac en bois non traité de 3 mètres sur 1 mètre de largeur et 60 cm de hauteur. Et nous voudrions le remplir en nous inspirant des buttes de permaculture pour proposer un sol évolutif et fertile. J'avais imaginé le constituer en partant du bas vers le haut et en tassant bien : bois décomposé, branchages, sciure compostée (la scierie du coin me la fournit), fumier, déchets verts, paille, le tout recouvert d'une bonne couche de terre végétale. Mais finalement je me demande si cette approche est cohérente. »

Et effectivement, cette lectrice ne pouvait pas faire pire pour condamner son sol à l'indigestion. Par ailleurs, cette idée de gaver le sol, comme on gave un canard ou dope un sportif pour accroître ses performances, est une idée moderniste où tout progrès doit entraîner un autre... Mais la dose faisant le poison, le dopage finit toujours par dégrader plus la santé qu'il ne l'améliore, et cet empilage de matières organiques pour doper le sol aurait asphyxié ses êtres vivants, outre de chambouler durablement son écosystème souterrain. Tout ça en croyant bien faire.

Une butte n'est pas un logement social.

Les plantes sont des êtres vivants qui vivent, respirent et ont des émotions. C'est mon point de vue et je ne vous demande pas de le partager. Il est la conséquence d'un long processus intérieur à force de vivre à leurs côtés et de les observer. ~~Parfois, d'échanger.~~ Alors, vous vous dites que je suis un hurluberlu. Sauf que le hors-série d'avril-mai 2017 de *Sciences et Avenir* titrait : *Elles dialoguent, séduisent, pensent...* Et 4 personnalités s'y affichaient pour défendre cette cause : Francis Hallé, Gilles Clément, Catherine Lenne et Alain Baraton.

Francis Hallé que l'on ne présente plus : « Aujourd'hui, je pense qu'il faut améliorer la définition de l'intelligence. Elle a été rédigée par un être humain, donc elle est suspecte car elle lui donne forcément l'avantage ! Regardez l'histoire de la sensitive, cette plante connue pour replier ses feuilles quand on la touche parce qu'elle se croit menacée. Lorsque vous la cultivez à l'intérieur, elle pousse sans connaître la pluie. Le jour où vous la placez dehors, au contact des premières gouttes, ses feuilles se referment car elles perçoivent ces petits chocs comme un danger. Mais au bout de quelques pluies, elle aura compris qu'elle ne court aucun risque et gardera ses feuilles ouvertes. Exposée de nouveau à l'averse après plusieurs années passées au sec, elle ne se repliera pas, ayant mémorisé l'absence de danger. »

Son observation met en évidence que la plante a de la mémoire sans avoir de cerveau ! **En l'absence de neurones, elle mémorise !** Mais pour la science, le neurone reste une pièce maîtresse de la mémoire 😊

Alain Baraton, jardinier en chef du Domaine national de Trianon et du Grand Parc de Versailles, écrivain, chroniqueur, etc : « C'est quand même curieux : pour les plantes, on parle de mécanismes automatiques et pour les animaux d'instinct. Par contre, dès qu'il s'agit de l'homme, on emploie les mots "vie", "initiative", "cerveau". Les humains se sont trop longtemps glorifiés, sentis supérieurs ; sans doute à cause de la religion. »

Dans la même veine, François Tardieu, lauréat d'excellence 2014 à l'INRA, écrit dans un article sur *La gestion du stress hydrique par les plantes* : « Les plantes optimisent leur croissance en se souvenant du stress hydrique qu'elles ont subi pour ajuster les mouvements d'eau dans les racines... » Et il le conclut avec le mot anticiper : « Les plantes peuvent ainsi anticiper. » Anticiper, c'est prévoir, devancer, pré-sentir ; anticiper demande de la réflexion. (Toute ressemblance avec la situation sanitaire en cours est purement fortuite. Bordel, nous ne sommes pas des plantes !)

À l'occasion d'un film réalisé sur les logements à la norme HQE (Haute Qualité Environnementale), j'ai interviewé des architectes français et suisses, et je partageais avec eux que le bien-être d'une société passe en premier par les toits qui abritent ses citoyens. Mais pendant des dizaines d'années, on a construit des clapiers pour loger le petit peuple. Et beaucoup disent aujourd'hui que ce sont des gens à problèmes, alors que les problèmes sont induits par le milieu où ils ont été parqués. Un milieu qui engendre des problèmes de cohabitation.

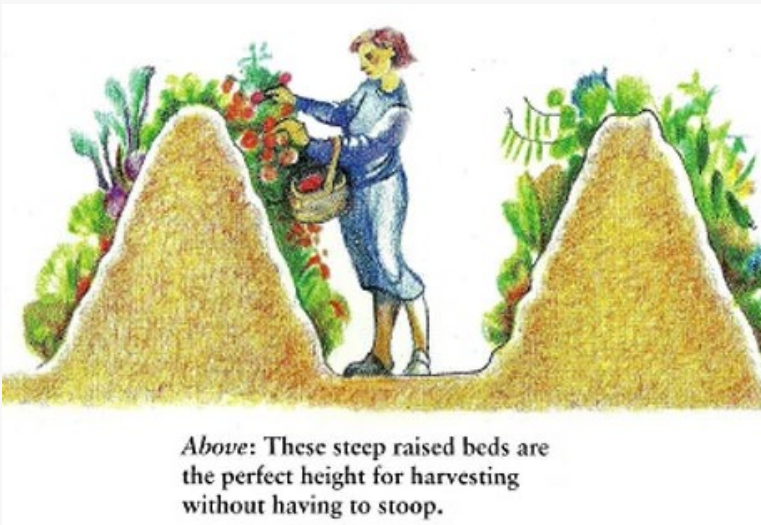
Elles dialoguent, séduisent, pensent...

Aujourd'hui, on construit des buttes comme des clapiers à lapins, sans tenir compte des conditions indigènes, à savoir l'eau, la température, l'exposition, l'altitude et le climat ; sans prendre en compte la « personnalité » des espèces de plantes à cultiver.

N'oublions pas qu'un lapin n'a pas besoin d'un clapier pour vivre heureux !

N'est-ce pas l'aube d'une révolution que de lire dans *Sciences et Avenir* que *le petit pois est capable de mémoriser et d'apprendre par association d'idées...* Oui, la vraie révolution commencera le jour où notre regard changera sur le monde des êtres enchaînés à leur intestin. De la même manière que nous nous voyons comme des animaux supérieurs aux autres, certains arbres nous fascinent, car nous les voyons comme des végétaux supérieurs aux autres. Leur masse et leur longévité nous impressionnent ; les légumes et les herbes sauvages ne nous impressionnent pas.

Comme tous les mâles animaux, les mâles humains ont-ils besoin d'impressionner leurs femelles en construisant des systèmes complexes ? En complexifiant ce qui est simple pour glorifier leur puissance et les séduire ? Bien évidemment, tous des coqs ! Et à l'image de cette butte hors-sol qui circule sur Internet, summum du contre-nature et de la négation du fonctionnement des écosystèmes, c'est bien sa poule qui cueille les fruits de sa toute-puissance.



Above: These steep raised beds are the perfect height for harvesting without having to stoop.

« Les grandes figures de l'agriculture sont toutes, à quelques exceptions, des hommes, des mâles. La permaculture n'y échappe pas, et ceux qui en revendiquent la paternité en sont aussi. Or, à contre-courant de cet état de fait, toutes les études sur l'organisation sociale des peuples dits primitifs ont confirmé en toute logique, ce que la logique supposait, que naturellement les femmes s'occupaient des affaires intérieures et les hommes des affaires extérieures. Concrètement, pendant que le mâle chassait, pêchait, guerroyait et « écrivait » l'Histoire à son avantage, à ses heures perdues et probablement pour se détendre le gland, les femmes inventaient l'agriculture de toutes pièces. Sans conteste, **l'agriculture est une conquête féminine** née de leurs observations ; un art qui n'a pas vu le jour du jour au lendemain, qui a pris du temps pour s'affiner, car n'en doutant pas, il a dû être soumis aux croyances de l'époque. » *Aux sources de l'agriculture.*

Quant à savoir si l'invention des buttes de culture doit être imputée aux femmes ou aux hommes, l'Histoire est muette à ce sujet.

Comment les anciens créaient-ils des buttes ?

Traditionnellement, ils les édifiaient dans les zones inondables ou gorgées d'eau, et donc impropres à la culture. Ils n'importaient ni terre, ni bois, ni paille, ils tiraient seulement la terre pour la sur-élever. Et 2 à 3 fois l'an, ils arrachaient les grandes herbes sauvages qui poussaient autour pour les mettre sur leurs buttes, nourrissant ainsi par la bouche l'intestin de leurs plantes domestiques. Et la science confirme ce savoir ancestral, qu'un sol se nourrit par le dessus et non par le cul comme un poêle à bois ! ~~Non chers amis/es, on ne sodomise pas un sol, car ça ne lui fait pas du bien contrairement à une idée reçue/~~
La force des mots sans le choc des photos 😊

L'arbre qui cache la forêt !

30 avril 16. Avec le jardin-forêt et la lasagne, les buttes de permaculture sont présentées comme des techniques révolutionnaires pour augmenter les rendements comme on augmente le rendement d'un placement financier.

Mais la planète ne fonctionne pas sur les mêmes principes que la Bourse, et cette idée des hauts rendements est trompeuse, car elle fait croire que la performance serait liée à une haute technicité. D'ailleurs, l'agriculture industrielle s'appuie complètement sur cette idée avec ses semences hautes performances, F1 ou OGM, et ses pesticides, engrais chimiques, hormones de croissance et autres molécules synthétiques qui engendrent ce que nous savons : des déserts minéraux et de la désertification.

Phénomène de dégradation du tissu rural lié à des activités humaines inappropriées, puisque les pesticides sont porteurs, avec le reste, d'un modèle de société toxique pour les populations les plus démunies. Bilan, l'agriculture qui collaborait avec la nature a été renversée au siècle dernier au nom de l'idéologie qui colporte que, grâce à la technique, l'homme travaille moins tout en améliorant le fonctionnement de la Nature. L'objectif avoué est de la rendre plus productive, hyper-productive, en repoussant son potentiel au-delà de ses limites naturelles. Bref, c'est artificiel ou contre la Nature.

Butte ou planche de culture ?

Disons-le crûment, une butte mise dans les mains de jardiniers inexpérimentés se révélera peu productive, sa conduite nécessitant plus de travail et une connaissance approfondie du fonctionnement des plantes et du sol pour en tirer le meilleur parti. La même chose que de mettre un jeune conducteur au volant d'une F1, il n'ira pas loin... Rarement abordé, ce point est pourtant crucial.

En revanche, les buttes à plat ou planches permanentes, qui fonctionnent sur le même principe, sont tellement plus faciles à conduire. Et si une butte en zone inondable peut aller jusqu'à 70 cm de hauteur, une planche permanente plafonne à 20 cm. Si vous avez une profondeur de sol de 30 cm, 20 en plus, c'est largement suffisant pour mettre à l'aise ses plantes.

Déshydratation des buttes.

Autre point souvent négligé, leur tendance à la déshydratation et à stresser les plantes sur le plan hydrique. Et quand une plante stresse, elle raccourcit sa durée de développement pour se reproduire au plus vite. C'est la fameuse montée en graines.

Mais ce manque d'eau a aussi des conséquences sur la fertilité, en contrariant les communautés affectées à cette charge : vers de terre, champignons, bactéries... On peut facilement résoudre ce problème en installant un système de goutte-à-goutte - mais il nécessite un investissement financier -, ou en couvrant de paille ou de foin sans graines toute la butte. Sauf que ce paillis peut également retarder le réchauffement du sol et le départ de la végétation, une butte de culture étant sensible aux variations de température et en particulier au gel. Souvenons-nous que la culture sur buttes ou mottes se pratiquait traditionnellement en zone humide et sous climat chaud, elles ne connaissaient ni choc thermique ni stress hydrique puisque l'eau remontait naturellement par capillarité vers les racines des plantes.

Buttes et jardins-forêt.

À l'opposé du jardin-forêt, le premier inconvénient de l'implantation d'une butte reste la destruction temporaire de l'écosystème. Comptez une à deux années avant qu'il ne retrouve son équilibre et que les vers de terre se réapproprient l'espace. Ajoutez au fait qu'une butte est sensible à l'érosion et qu'elle doit être régulièrement entretenue, en dehors de tous ces inconvénients, le reste n'est que du bénéfice.

Mais la quasi-obligation de travailler avec des paillis permanents - pour limiter les stress et atténuer l'érosion naturelle - va aussi favoriser la présence des petits rongeurs. Un paillis qui, couplé à la porosité intrinsèque du sol des buttes, leur offre un gîte et un couvert HQE tout en les protégeant de leurs prédateurs. Et sauf à être dans un milieu riche en serpents et en rapaces nocturnes, il faut absolument prévoir de les piéger régulièrement pour limiter le développement des populations. Extraits de courriels reçus : - « 3 ans en permaculture, et toujours énormément de difficultés avec les gastéropodes, acariens... Les bons gestes (paillage, laisser les tiges/racines...) semblent empirer ces nuisibles ! » - « J'ai essayé de cultiver des pommes de terre sur des buttes, et j'ai été envahie par des campagnols... qui ne quittent plus mon jardin et ont fait des trous partout. » - « Les limaces ont mangé toutes les jeunes tiges de mes pommes de terre... une année sans... »

Je me suis amusé à compter le nombre d'arbres dans le demi-hectare que nous cultivons par tiers en jardin, il y a en plus d'une centaine, en plus des haies et des arbustes. Et j'appelle ça un jardin et non un jardin-forêt. De tradition, ma famille cultivait au milieu des arbres fruitiers, mais sous un climat chaud et avec un fort taux d'ensoleillement. Des arbres, il y en avait partout comme dans beaucoup de jardins paysans. Des jardins très différents des jardins ouvriers. Mais jamais il ne nous serait venue à l'idée d'ajouter le qualificatif de forêt, puisque dans le royaume des arbres, la nourriture est rare pour les êtres humains en dehors des champignons, de quelques fruits et du gibier. En revanche, exclure les arbres du jardin est une grave erreur, comme rajouter le mot forêt au mot jardin est trompeur, puisque j'ai rencontré des permaculteurs qui s'étonnaient de ne rien récolter en cultivant sous les arbres d'une forêt !

Que faire avant d'en faire une ?

Il y a une dizaine d'années, un jardinier expérimenté me disait, en me montrant l'une de ses buttes abandonnées, que le jour où il avait découvert que ses légumes poussaient mieux au pied de la butte que sur la butte, il avait délaissé cette technique parce qu'elle était inadaptée à son terroir. C'est le bon sens, le secret, qu'une technique de culture doit toujours être accordée avec l'environnement.

Sachant qu'en fonction de sa localisation, chaque terroir est atypique, la première chose à faire avant d'implanter une butte est d'évaluer le potentiel du sol en faisant un profil cultural. Très simple à faire soi-même, il suffit de creuser à la pelle un gros trou d'au moins un mètre de profondeur, puis d'observer la coupe afin d'estimer les communautés qui y vivent, la profondeur des galeries et des racines, la composition physique... Si d'emblée vous avez les pieds dans l'eau, ou si la roche mère est à 30 cm de la surface, d'abord il vous sera difficile de creuser à un mètre sans maillot de bain ou marteau piqueur, ensuite vous n'aurez pas d'autres choix. Toute décision d'implantation devrait être prise au regard de ces observations.

Cette histoire, d'accorder la technique au terroir comme on accorde les instruments d'un orchestre, s'est perdue avec la modernité de l'agriculture. Depuis au moins 15 000 ans, peut-être plus, date des premières traces d'agriculture trouvée chez les Aborigènes, l'accord avec la nature et ses milieux était de rigueur, car c'est **la stratégie agricole la plus économe en énergie**. La seule.

1760, Augustin Alletz, auteur de *L' Agronome, le dictionnaire portatif du cultivateur* :

« C'est une chimère que de prétendre donner une méthode d'Agriculture générale. Il en faudrait une différente pour chaque province ou chaque canton ; car chaque province ne doit travailler à perfectionner que ce qu'elle possède, et ne faire d'essais que sur les productions analogues à son terroir [...] C'est donc une nécessité pour le progrès de l'Agriculture de ne suivre que des exemples tirés d'un terrain, qu'on sait être semblable à celui qu'on veut fertiliser. » Mais les progrès de l'agriculture sont restés sourds à l'esprit du bon sens paysan, et nous avons fait exactement l'inverse avec des semences et des recettes agricoles mondialisées.

En résumé, une technique qui fonctionne dans un milieu écologique peut se révéler inutile dans un autre, voire destructrice. Et autant buttes et mottes sont requises pour cultiver un bas-fond humide, autant implantées sur la pente qui descend vers ce bas-fond, elles vont en accentuer l'érosion ; et rendre inculte ce qui était cultivable en terrasse !

La racine, un intestin inversé.

Les racines des plantes aspirent donc leur nourriture dans le sol, comme notre paroi intestinale aspire la nôtre. Et ce digesteur qui digère la matière organique est leur ventre, leur réserve nutritive. Et le travail du cultivateur.e est de sans cesse trouver le meilleur couplage entre le terroir et le potentiel génétique de ses plantes, en réduisant l'écart entre les conditions imposées par le milieu et leurs exigences génétiques : « Plus les conditions de culture ressemblent au milieu naturel de prédilection de la plante en question, meilleur est le rapport kilojoules dépensés kilojoules récoltés. » Masanobu Fukuoka (1913-2008). Et une plante pousse d'autant plus spontanément dans un champ qu'elle y est adaptée. À l'inverse, plus elle y est étrangère, plus il faudra dépenser de temps, d'argent et d'énergie pour la faire pousser.

Un sol propice à la vie, c'est d'abord une histoire d'eau, d'air, de chaleur, de nourriture, ensuite de carbone, d'azote...

Interview de Claude Bourguignon

Réalisée au mois d'octobre 2015, à Saint-Pierre-de-Frugie en Dordogne : « Les gens oublient qu'il n'y a pas d'écoles systématiques ou de techniques universelles. La permaculture que nous pratiquons au Burkina Faso ou au Sénégal avec Lydia, n'est pas celle que nous faisons en Tunisie, en Limousin ou en Suède. Autre exemple. Le principe Jean Pain est issu de la technique des buttes camerounaises. Il correspond également à des milieux « séchant » où, ajoutés à des pluies rares et un sol très poreux, on peut se permettre d'enterrer des bois.

Mais attention, au Cameroun, les termites les transforment très rapidement et en France, ces termites n'existent pas ! Donc à la rigueur, on peut enterrer des résineux (dans le Sud) parce qu'ils ont très peu de lignine, mais si vous prenez du charme, vous allez bloquer votre sol. »

- Dites-m'en plus au sujet de ces buttes en zone sahélienne.

« En zone sahélienne, c'est-à-dire en climat très sec, couplé à un sol sableux et pauvre en matière organique, enterrer du bois pourri se justifie, car il faut savoir que la cellulose sous la terre stocke l'eau. Ainsi, le peu de pluie tombée sera retenu plus longtemps dans le sol et moins soumis à l'évaporation. »

- Et enterrer des bois secs ou verts sous les buttes ?

« Surtout pas, ni vert ni sec, seulement des bois qui ont été préalablement attaqués par les champignons et les termites, des bois en état de décomposition avancée, c'est-à-dire mous et spongieux. En France, enterrer du bois décomposé peut éventuellement se justifier dans l'Aude, mais ne faites surtout pas ça en Limousin, en Normandie ou ailleurs... »

« Les buttes, c'est beaucoup de travail. Alors, pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple en déposant la matière organique à la surface... C'est plus reposant ! Faire des buttes, c'est bien en zone sahélienne, mais chez nous, il faut vraiment avoir envie de se casser les reins pour rien... »

Et lors des [2e](#) Assises de la Biodiversité en 2012 : « La grande bêtise de l'agriculture, c'est de labourer et mettre la matière organique sous les racines. Donc le temps que les racines arrivent, c'est minéralisé. Première leçon : ne jamais enfouir de la matière organique dans un sol, la nature nous le dit. »

Et que fait-on dans une butte de permaculture ?

On enfouit la matière organique...

Observons le fonctionnement d'une forêt

La matière organique tombe sur le sol avant d'être transformée en humus (matière organique assimilable par les plantes) par les organismes de surface et d'être entraînée dans les profondeurs du sol par les eaux pluviales, où les éléments nutritifs seront aspirés au passage par les racines des arbres. Mais quand ces éléments nutritifs sont déjà dans les profondeurs du sol, ils sont entraînés par les eaux encore plus profondément dans le sol et hors d'atteinte des racines des plantes !

Quant aux bois enterrés, le pédologue et microbiologiste Gilles Domenech m'écrivait au mois de septembre 2015 : « Si le bois se trouve dans une zone mal oxygénée de la butte, il va participer à précipiter la chute du taux d'oxygène du fait de l'activité des micro-organismes décomposeurs, alors il y a localement un risque accru d'acidification et d'hydromorphie, ce qui n'est favorable ni à l'activité biologique ni à la fertilité... »

Aujourd'hui, nous connaissons les limites du BRF dont le but premier n'est pas de nourrir directement le sol, mais de stimuler son activité biologique et sa flore mycologique ; le BRF étant du bois vert déchiqueté et mélangé à la couche très superficielle du sol pour offrir le gîte et le couvert aux champignons. Mais enterré et faute d'une teneur en oxygène suffisante, le BRF va intoxiquer le sol parce que les champignons ont besoin d'air pour respirer.

Conclusion

Sous nos latitudes, et à de très rares exceptions - ou en dehors d'un choix esthétique parce que les buttes et les mottes de culture créent aussi des volumes intéressants -, elles restent inappropriées à des fins vivrières et même contre-productives. En revanche, et de la même manière que la pollution de l'air tue environ 130 personnes tous les jours en France, 1300 en Europe, tout en faisant le bonheur de la Bourse, elles sont un excellent miroir aux alouettes pour cette industrie financière qui contrôle l'agriculture pour contrôler l'alimentation mondiale³.

Alors, quand la seule finalité est de se nourrir ou d'alimenter les autres, mieux vaut se délester de certaines idées reçues, comme croire que c'est facile et que ça pousse tout seul, qu'avec une butte, c'est moins de travail, que l'intention et la sincérité font pousser, que le laisser-faire et le non-agir sont sources d'abondance, que l'on peut cultiver sans anticiper, qu'arroser est superflu et l'eau accessoire, que cultiver loin d'un point d'eau n'a pas d'importance, que le paillage est la solution à tout, et que les limaces comme les campagnols sont des auxiliaires des cultures.

Non, un milieu cultivé ne s'apparente pas à un milieu sauvage, on ne cultive pas pareil en Normandie comme dans le Sud, l'ubac ne vaut pas l'adret, le haut ne vaut pas le bas-fond, tous les sols ne se valent pas, et l'on ne cultive pas sur le terrain comme sur le papier.

Que la culture soit avec vous !

3 cf. article dans le Club Mediapart sur les [méga-fermes paysannes](#) !

Épilogue

Cher sein nourricier,
chère Planète,
chère Terre,
chair de ma chair...

Personne n'a aujourd'hui la moindre idée de comment endiguer la perte de vos ressources nutritives, celles qui tous les jours remplissent les râteliers d'une humanité qui continue de croire qu'elles sont éternelles ! De surcroît, une partie étant aujourd'hui détournée pour produire de l'énergie mécanique, électrique et gazeuse, et une autre, nos pipis et cacas, étant renvoyée vers les rivières, les mers et les océans comme des déchets ultimes, comme des plastiques...

Nous sommes actuellement en pause à cause d'un virus qui s'en prend à nos cellules, mais une fois l'orage passé, n'ayez crainte, nous reprendrons de plus belle nos activités. Sans rien changer, puisque depuis 1947, la politique agricole se développe indépendamment de la politique des gouvernements successifs. De droite comme de gauche. De la même manière que nous étions loin d'imaginer que le remembrement allait démembrer le tissu rural, nous avons sous-estimé la puissance de feu de cette industrie financière qui contrôle l'agriculture pour contrôler l'alimentation mondiale.

Mais un drame n'arrivant jamais seul - le Covid-19 en est un pour l'humanité, mais pas pour vous -, plus que d'avoir bouleversé votre climat et gaspillé vos ressources, nous léguons à nos enfants un climat intellectuel débousolé et une situation alimentaire tout à fait inédite. Sans savoir si les progrès technologiques sont un acquis durable et inaliénable, sans envisager une seule seconde qu'ils pourraient n'être qu'une fulgurance de notre Histoire.

Désolé d'être aussi bête en dépit de la grosseur de notre cerveau, désolé Madame la Terre, mais nous refusons, tel un cheval qui se rebute des quatre fers devant l'obstacle, à accepter que votre immense digesteur qui digère la matière organique, la réserve nutritive des plantes, leur placard à nourriture est aussi le nôtre. Pourtant, que du bon sens paysan, et quand elles y aspirent leurs nutriments, elles y aspirent également les nôtres, puisque, suivant notre régime alimentaire, 95 à 100 % de notre nourriture est stockée dans votre épiderme.

PS. Entre la naissance de l'idée et la publication de ce petit livre numérique, à peine trois semaines se sont écoulées. C'est peu. Aussi, si vous relevez une coquille ou si tout simplement vous souhaitez contribuer, [rendez-vous ici](#).

. Livres précédents :

- . Le Grand Livre des ostensions limousines, Éditions du Sable-fin, 2009.
- . Aux sources de l'agriculture, la permaculture : illusion et réalité, Éditions du Sable-fin, 2014.
- . La permaculture de 1978 à nos jours, Éditions du Sable-fin, 2015.
- . Pauvre de nous. La pauvreté, une chance pour les riches !, Éditions du Sable-fin, 2016.
- . Des nouvelles agricoles et d'ailleurs, Éditions du Sable-fin, 2017.
- . Éloge du ver de terre, Flammarion, 2018.
- . Éloge de l'abeille, Flammarion, 2019

En complément,

les 12 grands principes de la permaculture annexés par Xavier Mathias à sa préface :

- Observer et interagir.
- Capter et stocker l'énergie.
- Obtenir une production.
- S'autoréguler.
- Utiliser des ressources renouvelables.
- Ne pas produire de déchets.
- Partir de structures d'ensembles pour arriver aux détails.
- Intégrer plutôt que séparer.
- Favoriser les solutions lentes.
- S'appuyer sur la diversité.
- Valoriser le moindre espace : bordures, etc.
- Répondre au changement de manière créative.